

## Deux ex-surveillantes de Cardiologie, Mesdemoiselles BOURDIN et CHARTIER

L'histoire d'un service est le plus souvent jalonnée par les grandes étapes de l'évolution des soins dont il a été le théâtre et des progrès dont les patients ont pu bénéficier.

Mais elle l'est aussi par les changements de ses sites, leur implantation suivant les mutations du bâti hospitalier comme elle l'est par l'adaptation des personnels qui en ont la charge.

Il n'est peut-être pas inutile, pour illustrer l'exposé du Professeur BOUHOUB, retraçant l'histoire du service de cardiologie du CHU, d'y joindre quelques souvenirs anecdotiques de ceux ou celles qui en furent les acteurs au cours de ces quarante dernières années. Deux surveillantes, Mademoiselle BOURDIN, Surveillante Chef et Mademoiselle CHARTIER, Surveillante, ont bien voulu nous rappeler quelques anecdotes qui, en marge de leurs tâches hospitalières, ont marqué leur long passage en cardiologie.

\*\*\*

### Quelques aspects du vécu de la cardiologie, vus par sa première surveillante chef, Mademoiselle BOURDIN.

Ancienne élève de l'Ecole d'Infirmières de Nantes, alors dirigée par Sœur Marie Edouard, personnalité de premier plan mais dont le penchant pour une discipline rigide et sans concessions nous paraît aujourd'hui d'un autre âge, j'ai obtenu mon diplôme d'infirmière en 1958.

C'était l'époque où le CHR de Nantes, face aux besoins croissants en infirmières et à l'impossibilité pour la Communauté de la Sagesse, faute d'un nombre suffisant de vocations, de tenir dans les services hospitaliers tous les postes exigeant une qualification comme elle l'avait fait jusque là, commençait à recruter des infirmières laïques. Cela avait déjà été le cas à l'Hôpital Saint-Jacques en psychiatrie, traumatologie, radiologie et sans doute ailleurs.

M'étant portée candidate, je fus embauchée en 1959, le 3 février, le lendemain du jour de la Chandeleur et affectée par la Mère Supérieure de l'Hôpital Saint-Jacques, qui gérait alors la ventilation du personnel hospitalier, au service de Clinique Médicale de l'Hôpital Saint Jacques, salles 7-8-9.

Sœur Marguerite<sup>1</sup>, retenue par sa Communauté à Saint Laurent sur Sèvre, ne souhaitait pas que j'arrive dans le service en son absence. Elle exerçait les fonctions de surveillante du service et visiblement l'intrusion d'une infirmière non religieuse surprenait tout le monde.

Ce n'est donc que les jours suivants que j'ai appris à connaître celle qui allait être ma chef, Sœur Marguerite. J'ai gardé d'elle, comme tous ceux qui l'ont connue, le

souvenir d'une femme exceptionnelle, dont l'abord parfois un peu braque pouvait surprendre. Toujours présente dans son service, qu'elle ne quittait que pour prendre hâtivement ses repas à la Communauté et pour y dormir, à quelques pas de là, elle se dispensait souvent des offices religieux du soir, tant elle avait encore à faire auprès de ses malades. Elle les connaissait tous, pouvant ainsi répondre à toutes les demandes de renseignements formulées par les familles angoissées. C'est vraiment elle qui m'a appris à travailler, à transposer sur le terrain l'enseignement que m'avait donné l'Ecole. C'était sans conteste une maîtresse femme, dure avec les autres comme elle l'était pour elle, mais toujours très juste.

Quand on a commencé à faire les nuits (sept d'affilée le repos d'une journée à la suite), j'étais sur les genoux. Et pourtant, je pouvais compter sur la bienveillante compréhension de Sœur Marguerite : si je voulais aller le soir au cinéma, elle restait dans le service jusqu'à mon retour. C'était la vie de famille. Comme il n'y avait pas de cantine - ne parlons pas de restaurant - je prenais mes repas sur place avec le personnel, dans le baraquement qui avait été édifié au lendemain de la guerre, dans la cour attenante (cour à gauche de la Chapelle).

Les trois étages du service avaient été occupés jusqu'au bombardement de l'Hôtel-Dieu en 1943 par des « femmes vieillards » réparties en trois salles communes. Deux d'entre elles avaient depuis été divisées en chambres, au mieux de ce qu'exigeaient pour l'architecte la position des fenêtres et la présence d'intouchables poteaux de soutènement.

Le matériel, dont disposait alors le service, 15 ans après la fin de la guerre, était presque inexistant. Il n'y avait pas d'appareil d'électrocardiogramme dans les services, aussi une infirmière de la clinique médicale A (Mme CARDINAUD) circulait-elle dans l'hôpital, y déplaçant son électrocardiographe pour y pratiquer à la demande les premières investigations radiologiques. Pourtant, notre service avait été doté d'un appareil de radiologie digestive qu'il partageait avec le service de médecine générale voisin. A la suite de modifications d'orientation du service, commencèrent les premières investigations cardiologiques : désormais, la même salle de radio servait aux lavements barytés le matin et aux explorations cardiologiques l'après-midi (le tout sur la même table) dans des conditions de travail totalement archaïques : le médecin suivait la progression de la sonde sur l'écran, cependant que l'infirmière, accroupie, faisait l'enregistrement.

Quant au personnel, il se limitait pour le médical à un patron, le Docteur Jean HOREAU, à deux chefs de clinique, les Docteurs ROBIN et GUENEL auxquels s'ajoutaient bien entendu quelques internes et externes.

(1) Sœur Marguerite, 1905 - 1978. Sœur Marguerite, avant d'être affectée par la Supérieure au service de clinique médicale, avait longtemps exercé les mêmes fonctions au service des contagieux de Saint-Jacques (actuellement Pavillon de Psychologie Hospitalo-universitaire). Entre autres patients, on y recevait les enfants atteints de diphtérie (croup) qu'il fallait intuber, d'extrême urgence, pour leur permettre de respirer. Elle avait acquis de cette opération - pour laquelle elle était disponible 24 heures/24 - une telle dextérité que les internes l'appelaient sans hésiter pour cette intervention dont dépendait la vie du patient.

Pour le quotidien et les tâches ménagères, le service disposait de quelques aides-soignants et de ceux que l'on appelait les servants (futurs ASH).

Quelques mois après mon arrivée, Sœur Marguerite s'étant absentée du service pour une retraite spirituelle à la Communauté de Saint Laurent, la Supérieure, en accord avec l'Administration, me demanda de la remplacer. Ce fut pour moi une période très dure, aussi bien moralement que physiquement. Au bout de quelques jours, j'étais épuisée...<sup>2</sup>

Et pourtant les infirmières toutes jeunes, dont le nombre avait grossi au fil des années, s'arrêtaient peu.

En 1964, il n'existait pas encore à Nantes d'École de Formation des Cadres Infirmiers. Elle n'ouvrira qu'en 1970. Voulant parfaire ma formation, j'ai été admise sur concours à celle de Toulouse, en compagnie de ma collègue Mademoiselle SOUDY. A notre retour, le Professeur HOREAU a bien voulu me reprendre dans son service de cardiologie à l'Hôpital Saint-Jacques.

Pas pour longtemps, car la reconstruction de l'Hôtel-Dieu s'achevait et 1967 fut l'année du grand déménagement. On avait eu apparemment tout le temps de s'y préparer (les travaux avaient duré 17 ans, ralentis ou arrêtés pour les raisons les plus diverses) et pourtant je conserve l'impression d'un déménagement à la cloche de bois (ne dut-on pas déménager la pharmacie dans une 2 CV !). Cela n'entamait pas pour autant notre sentiment de fierté de pouvoir enfin travailler dans un service de cardiologie moderne, dans des locaux qui nous paraissaient immenses. Si le petit matériel s'avéra vite insuffisant, les monitorings furent immédiatement installés, confortant notre impression de tourner le dos au passé, même si le personnel, pourtant renforcé, ne parvenait qu'avec peine à faire face aux contraintes de ces techniques nouvelles.

Ainsi, la nuit, en soins intensifs, le service ne disposait que d'une infirmière et d'une aide soignante. Si le besoin de poser une sonde endocardiaque s'imposait, l'infirmière devait assister l'interne en salle de radio à l'étage inférieur. C'est ainsi que s'organisait un véritable convoi, l'interne poussant le chariot du défibrillateur et tirant le lit du malade, suivi de l'infirmière qui poussait le lit et tirait le chariot de réanimation. Ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait pas eu photo ?

Pendant l'absence de l'infirmière (la technique pouvait nécessiter plusieurs heures) le service restait sous la surveillance de l'infirmière de la 1ère unité et de l'aide-soignante. Pourtant, les premières années de la cardiologie à l'Hôtel-Dieu furent passionnantes.

Toute l'équipe portée par l'enthousiasme de Monsieur BOUHOUR n'avait qu'une devise « Croire et Aimer » qui les soirs de sorties tardives, se transformait en « marche ou crève ».

**CROIRE ET AIMER**



*"Telle était la devise*

*des infirmières des soins intensifs"*  
Et, c'est alors que nous avons tout juste pris nos

marques dans notre service flambant neuf à l'Hôtel-Dieu qu'éclata la tornade sociale de mai 1968.

Notre service, comme tous les autres, suivit les mots d'ordre de grève lancés par la totalité des syndicats, piquets de grève à l'appui, tout en assurant la continuité des soins. Je me souviens que des internes hostiles à la grève sont grimpés place Royale en haut de la fontaine pour mettre un voile noir autour de la blanche statue. La police croyant à une manifestation anarchiste entreprit de les déloger, d'où une bagarre au terme de laquelle un interne se retrouva à l'urgence.

A vrai dire, ce bel élan s'effrita peu à peu au fil des semaines jusqu'à être cassé net le vendredi après-midi de la Pentecôte par le fameux discours radiodiffusé du Général de Gaulle « Non...je ne cèderai pas... ».

\*\*\*

### **Autre témoignage, « de la gériatrie à la cardiologie » Mademoiselle CHARTIER**

C'est vrai, on a peine à imaginer ce que furent ces folles semaines, où tout pouvait basculer. J'étais alors en vacances en Italie : on ne voulait pas de nos francs et je dus me résoudre, comme les autres touristes français, à grimper à pied au clocher de la cathédrale de Milan pour épargner nos précieuses devises. Heureuse issue de ces moments difficiles, ils furent suivis de nombreux recrutements qui améliorèrent sensiblement nos conditions de travail.

Mon parcours professionnel fut bien entendu quelque peu différent de celui de mon amie, mademoiselle BOURDIN.

Entrée au CHR de Nantes en 1966, j'avais été affectée au service de gériatrie de l'Hôtel-Dieu, dans l'un des vieux bâtiments, (aujourd'hui disparus) qui avaient survécu au bombardement de 1943. J'y avais pour Surveillante Générale, Mademoiselle LUCAS, dont l'autorité s'étendait également sur le Pavillon de la Mère et de l'Enfant : aussi autoritaire qu'intelligente, dont l'abord le plus souvent glacial terrorisait ses jeunes interlocutrices.

Au cours de l'un de ses passages dans le service, elle s'adressa à un jeune agent des services hospitaliers, présente comme remplaçante. « Ici on n'est pas dans un cabaret, vous pourriez avoir une blouse plus longue ». Stupeur de l'intéressée qui portait pourtant la tenue reçue de la lingerie après essayage.

Heureusement, Monsieur LANRIOT, brave homme débonnaire, chef de l'atelier, faisait un peu office de surveillant. Il avait fort à faire dans ce rôle car grands-pères et grands-mères du service, encore valides, fréquentaient trop souvent les bistrotts du coin et plus spécialement le « Steph » à l'emplacement même de la nouvelle maternité.

La construction du bâtiment qui hébergeait notre service datait d'un siècle. Nous disposions de trois salles communes de 38 lits dont une pour les hommes, deux pour les femmes, au parquet de marqueterie, avec un seul point d'eau à l'office et une toilette à l'étage. Aucun lieu de dépôt pour les morts. J'ai vu garder l'un d'eux du samedi au mardi de la Pentecôte avec juste un drap sur le corps.

(2) NB - En 1968, on disait qu'il fallait, en gros, compter trois infirmières pour remplacer une religieuse. Et il n'y avait pas de RTT.

Le rez-de-chaussée de notre bâtiment, curieux contraste, abritait le service des prématurés. C'est à sa porte que se faisaient comptage et tri du linge. Compte tenu des risques de contamination, nous avons été finalement dispensés du tri du linge de notre service.

L'aumônier venait porter la communion deux à trois fois par semaine. Un jour, s'étant cassé la figure, les hosties consacrées roulèrent au bas de l'escalier. Pour éviter le renouvellement de l'incident (le pauvre aumônier grimpa péniblement les marches), notre Surveillante Générale, Mademoiselle LUCAS imposa à une infirmière de porter elle-même les hosties. Il y avait une boîte en bois, contenant un crucifix, deux bougeoirs et des bougies, avec deux biberons (oui, deux biberons) l'un pour ranger le « buis des rameaux » l'autre contenant l'eau bénite. Pour éviter toute confusion, un sparadrap collé sur la boîte portait la mention « Boîte à Bon Dieu ».

Voulant connaître d'autres aspects de l'hôpital, j'ai demandé ma mutation, que j'ai obtenue, et me suis retrouvée au service de cardiologie de l'Hôtel-Dieu le 14 octobre 1968. C'est là qu'un jour notre aumônier, le père JUDIC, qui n'y voyait plus très clair, toujours revêtu de son grand imperméable qui lui donnait l'air d'un clergyman, s'est trompé de lit et a planté d'office l'hostie dans la bouche d'un pensionnaire qui n'en demandait pas tant...

J'avais été reçue par la surveillante, mademoiselle BOURDIN, l'accueil fut assez froid car je lui demandais d'emblée de différer de 15 jours ma prise effective de fonction, à l'expiration d'un congé pour maladie en cours. Et il est vrai que mon adaptation fut très difficile car j'avais à mon tour beaucoup à apprendre de la technique.

Chose surprenante à l'Hôtel-Dieu, pourtant tout récemment mis en service, il y avait beaucoup de rats et de souris qui avaient élu domicile dans les sous-plafonds et galeries techniques, pour eux disponibles depuis des années. J'ignore s'il en est toujours ainsi. Un jour, ayant trouvé une souris morte à l'office, on a fait pour elle un acte de décès et un procès verbal de son autopsie qu'on a déposé sur le bureau de mademoiselle BOURDIN, qui, sur le coup, prit mal la plaisanterie.

Cela me rappelle qu'autour du magasin économat, il y avait toujours des chats. Je fus amenée à faire remarquer à Mademoiselle HALLEREAU, notre nouvelle Infirmière Générale qui venait de suivre un séminaire sur l'hygiène, consacré au parcours du linge propre et du linge sale dans les services, que les chats en question aimaient à faire la

sieste couchés sur les paniers de pains tout chauds qui venaient d'être livrés. L'Economat fut immédiatement doté de housses spéciales.

Souvenirs et constat plus sérieux de la cardiologie de l'Hôtel Dieu : si le service pouvait paraître infiniment plus moderne que l'antique Saint-Jacques, il souffrait de son éloignement de l'ancien Hôpital Laënnec, à Chantenay, où avaient été ouverts au lendemain de la guerre, des services de chirurgie et de médecine cardio-vasculaire.

À l'Hôtel-Dieu, dans les années 70-72, on a fait des recherches sur des chiens réfrigérés, installés à la morgue de l'Hôtel-Dieu. On les surveillait et on tentait de les récupérer ensuite pour étudier la nature des soins à appliquer aux clochards trouvés en hypothermie à 27-28°. Ces études ont été au départ de la rythmologie. Détail particulier : il est arrivé que l'on ne puisse nettoyer rapidement de malheureux clochards, opération qui eut été, ô combien utile, pour eux comme pour nous, ce choc épidermique étant susceptible dans cet état d'affaiblissement de leur organisme d'entraîner un arrêt cardiaque.

Nommée Surveillante en 1976, je me suis efforcée de garder les enseignements acquis comme le culte de la rigueur dans le travail.

À vrai dire, le transfert du service vers le nouvel Hôpital Laënnec n'a pas entraîné un changement aussi brutal que celui de l'Hôtel-Dieu.

Pourtant, je crois avec regret pouvoir dire que si les fonctions de surveillante étaient intéressantes à l'Hôtel-Dieu, à l'Hôpital Laënnec, elles sont devenues essentiellement administratives.

Mademoiselle BOURDIN, qui a terminé sa carrière en 1992, avait été nommée Surveillante Chef en 1975. J'ai été nommée surveillante en 1976, fonction que j'ai exercée jusqu'à ma retraite en 2001.

J'ai pu ainsi connaître la mise en place du pôle thoracique et cardio-vasculaire. Il ne m'appartient pas de porter un jugement, mais je dois admettre que s'il donnait lieu - et peut-être encore aujourd'hui - à beaucoup de réunions, il avait au moins entre autres mérites, celui de permettre de mieux nous connaître entre participants à la longue chaîne des soins.

*Propos recueillis par M. Savariau*

*le 03/09/2002*